

Les âges de la vie et le nouage de la littérature et de la politique dans la *Recherche*

ELISHEVA ROSEN
Université de Tel-Aviv

La traversée des âges de la vie ainsi que l'attention portée à l'expérience vécue de l'âge occupent une place importante dans la *Recherche*. C'est une dimension de l'œuvre proustienne qui mérite d'être revisitée aussi bien pour son intérêt intrinsèque que pour l'éclairage oblique qu'elle confère au lien entre littérature et politique.

Âges de la vie, optique des seuils, approximation, Proust, lignes de faille

En mai 1916, Proust qui va avoir 45 ans et se croit ruiné suite à quelques spéculations malheureuses, fait appel à son banquier et ami de longue date, Lionel Hauser¹, qui lui adresse une célèbre lettre de remontrance :

Tu vis malheureusement dans une atmosphère d'idéalisme dans laquelle tu puises certainement des jouissances infinies que tu pourrais difficilement trouver sur la terre. Je comprends cela d'autant mieux que je passe une partie de mon existence dans le monde de l'irréel, mais malheureusement tu commets la grave erreur de confondre ce monde et les êtres qui l'habitent avec le plan physique et ses habitants. C'est de là que viennent tous tes malheurs.

Tu as grandi depuis ton enfance, mais tu n'as pas vieilli, tu es resté l'enfant qui n'admet pas qu'on le gronde même quand il a été désobéissant. (*Corr.*, XV, 136)

Proust lui répond par retour de courrier ; les problèmes financiers sont urgents. Mais il lui importe avant tout de réagir à ce qui l'a vraisemblablement piqué au vif dans le portrait peu flatteur qu'il vient de lire :

Que l'état non seulement de ma *vue* physique, mais la divergence de notre *vision*, me soit une double excuse pour ne pas entreprendre, sur la maturité d'esprit, le vieillissement moral, le parallélisme, l'avance ou le retard de la croissance spirituelle sur le physique, une dissertation qui t'ennuierait sans te convaincre et me vaudrait sans doute, avec des marques de bonté qui me touchent, des marques de méconnaissance qui ne peuvent que m'attrister. (*Ibidem*, 138-40)

¹ Gian Balsamo a consacré tout un ouvrage aux relations de Proust et de Hauser, voir BALSAMO 2017.

L'échange est fabuleux et demeure une source intarissable de gloses sur la psychologie de Proust et ses rapports à l'argent. Mais il offre aussi un aperçu sur son approche des âges de la vie dont l'orientation est ici succinctement évoquée². Elle s'annonce irréductible aux dichotomies de la grille convenue, bourgeoise et familiale, au travers de laquelle son ami le perçoit. D'une conception l'autre, l'écart est flagrant. Il ne procède pas d'une divergence de vue qui présupposerait un terrain d'accord possible, mais d'une divergence de vision qui rend improbable, sans aller jusqu'à l'exclure tout à fait, une éventuelle entente. Proust le signale avec une pointe d'ironie au gré d'un jeu sur les mots qu'il prend soin de souligner. Il renchérit en suggérant qu'il serait vain d'entreprendre une dissertation pour l'explicitier. Et s'il se dérobe à l'exercice scolaire et fastidieux (auquel nul ne lui a demandé de se livrer), ce n'est pas sans en laisser entendre le plan. La vision proustienne se reconnaît à l'ordre d'exposition choisi : « la maturité d'esprit et le vieillissement moral » se verraient accorder la préséance sur « le parallélisme, l'avance ou le retard de la croissance spirituelle sur le physique ». La séquence des termes exclut les oppositions tranchées ; elle privilégie la complexité et la nuance. Reste que cette mise au point, qui recadre aussi discrètement que fermement son interlocuteur, est peut-être insuffisante pour effacer la vignette d'un Proust immature. Quoi qu'il en soit, s'il y a lieu d'insister sur cet échange, c'est aussi et surtout parce qu'il semble concerner la *Recherche*, y renvoyer implicitement. On retrouve dans la réplique proustienne des termes clé de son esthétique (la distinction entre vue et vision), de sa poétique (la réticence à l'égard de la « dissertation » renvoie à la question de l'essai dans son œuvre³), voire de sa réception et des malentendus qu'elle est susceptible de générer, ce dont Proust a pu faire l'expérience dès la première parution de *Du côté de chez Swann* en 1913. Ce bref extrait de sa lettre peut s'entendre comme un petit apologue qui pointe en direction du traitement des « âges de la vie » et, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, de l'appréhension de l'âge dans la *Recherche*. Il offre un point de départ intéressant pour relancer la réflexion sur cette strate de la composition du roman plus volontiers étudiée à partir d'un autre fragment important de sa correspondance. Il s'agit du post-scriptum de sa lettre à Louis de Robert datée de juillet 1913 (*Corr.*, XIII, 230-233). Proust y évoque des titres possibles pour les trois volumes alors prévus de son œuvre. *Jardins dans une tasse de thé* ou *L'Âge des noms* pour le premier. Pour

² C'est une constante de la correspondance proustienne que d'aborder des thématiques multiples. Voir notamment FRAISSE 1996.

³ La question traverse toute la critique proustienne. Elle a été reprise dernièrement au cours et au séminaire d'A. COMPAGNON au Collège de France sur « Proust essayiste » (2019), ainsi qu'à un colloque qui leur a fait suite : <<https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/course-2018-2019.htm>>.

le deuxième : *L'Âge des mots*. Pour le troisième : *L'Âge des choses*, des titres qui ne lui plaisent d'ailleurs pas vraiment. On le comprend, ils rappellent trop la tripartition classique d'une dissertation. Et, de plus, ils risquent d'imposer une grille de déchiffrement à l'œuvre susceptible d'en figer le sens. Le plan esquissé à l'intention de Hauser trois ans plus tard et alors que Proust ne cesse de retravailler son texte et d'amplifier la *Recherche*, ne va pas jusqu'à effacer cette première version. Il ne lui apporte pas moins un correctif d'ampleur. Il met en effet l'accent sur ce qu'il y a de discordant au cœur de l'appréhension de l'âge, et par extension des âges de la vie. Une discordance qui est aussi effervescence : elle fait bouger les lignes, elle nous incite à nous confronter aux évidences sur lesquelles nous nous fondons dans nos lectures, voire aux évidences sur lesquelles nous vivons. Dans cette perspective, placer le curseur sur la question de l'âge dans la *Recherche*, c'est redécouvrir un chantier encore en grande partie inexploré, tout à la fois familier et étranger. Je n'y ferai ici qu'une brève incursion, axée sur une autre question, celle du nouage si singulier de la littérature et de la politique auquel Proust confronte ses lecteurs. C'est sur la manière dont ces deux questions interfèrent, se croisent sans vraiment cesser d'être distinctes que je voudrais attirer l'attention. Je m'en tiendrai à l'amorce d'une réflexion sur le sujet, à partir de quelques exemples empruntés de préférence au volume dont on célèbre cette année le centenaire, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Puiser dans un trésor commun

Rien n'échappe dans la *Recherche* à la complexité de sa construction (de son grand plan d'ensemble), pas même le fait que le récit suive le fil commun du déroulement d'une existence, depuis l'enfance aux premières atteintes de la vieillesse⁴. Le texte proustien respecte surtout dans ce qu'il a d'inexorable, le parcours des « âges de la vie ». Il s'agit là d'un thème immémorial, qui n'a cessé d'interpeller les humains depuis la nuit des temps ; il traverse l'histoire de la pensée dans toutes ses manifestations, religieuses, sociales, politiques, philosophiques, artistiques, scientifiques. Et il est pour tout un chacun – ne serait-ce que par intermittence – un sujet de méditation. Au fil des siècles, c'est tout un trésor de réflexions, de représentations, d'observations, de lois et de coutumes qui s'est accumulé sur le sujet, qui s'est disséminé dans la culture (occidentale), y laissant des traces profondes dont l'empreinte continue de se faire sentir⁵. Ainsi, par

⁴ On l'a souvent remarqué, en particulier en rapport avec une réflexion sur la mémoire, volontaire et involontaire. Voir notamment PERRIER 2011.

⁵ Pour une synthèse sur le sujet, voir DECHAVANNE & TAVOILLOT 2007.

exemple, des échelles des âges qui les rattachaient aux saisons de l'année, aux jours de la semaine, aux signes du zodiaque. Ainsi encore de tant de traités de sagesse, offrant des préceptes pour diriger adéquatement sa vie, conformément à son parcours et à ses différentes étapes. La *Recherche* conserve la mémoire de ces schèmes anciens qui se sont pour partie banalisés au fil du temps. Si on se rendait à Combray, cette « Délos fleurie », aux alentours de Pâques pour y séjourner jusqu'en mai, c'est aussi parce que l'enfance, comme chacun sait, est le printemps de la vie. Le cliché est là, mais parce qu'il demeure latent, il se trouve aussi revivifié en quelque sorte⁶. Prénants, ces schèmes des âges de la vie n'en ont pas moins quelque chose de figé : ils délimitent des catégories et des distinctions, décrivent ou figurent les caractéristiques de chaque âge, sa force et sa faiblesse, les joies ou les peines qu'il est en mesure de procurer et ainsi de suite. Pour autant, ils ne s'attardent pas vraiment, au-delà de considérations générales parfois très percutantes, sur la dynamique du parcours, de sa perception, de la conscience que l'on peut ou pas en avoir. Ils ne nous renseignent que peu sur l'expérience vécue de l'âge, dans ce qu'elle a de singulier et d'individuel, sur ses transitions, ses aléas, sur la gamme variée des médiations qui l'infléchissent. Ils demeurent toutefois une ressource pour tout un chacun, et pour l'écrivain également, sur un plan sensiblement différent s'entend. Bien des énoncés proustiens procèdent de ce fonds ancien, en proposant une reformulation qui en rappelle la pérennité. Ainsi de ce propos du narrateur :

La caractéristique de l'âge ridicule que je traversais – âge nullement ingrat, très fécond – est qu'on n'y consulte pas l'intelligence et que les moindres attributs des êtres semblent faire partie indivisible de leur personnalité. Il n'y a presque pas un des gestes qu'on a fait alors, qu'on ne voudrait plus tard pouvoir abolir. Tout entouré de monstres et de dieux, on ne connaît guère le calme. Mais ce qu'on devrait regretter au contraire, c'est de ne plus posséder la spontanéité qui nous les faisait accomplir. Plus tard, on voit les choses d'une façon plus pratique, en pleine conformité avec le reste de la société, mais l'adolescence est le seul temps où l'on ait appris quelque chose. (Proust 1989, *RTP II*, 89-90)

Ces remarques mettent l'accent sur un âge de la vie envisagé globalement, sans verser de ce fait dans une figuration figée. La mention de l'étape demeure dûment associée à la dynamique d'une traversée qu'elle contribue à souligner par l'effet de contraste ainsi produit avec les méandres du récit. Quant au commentaire, il

⁶ En 1913, Proust évoquait encore *Le Printemps* comme titre éventuel du premier volume, mais pour laisser entendre qu'il tenait à *Du côté de chez Swann* (voir *Corr.*, XIII, 238-9). C'est également au printemps que l'on célèbre la mémoire de Proust à Illiers-Combray. Sur ce jeu d'échos, voir les commentaires de PRADEAU 2013.

n'est pas sans rappeler l'esprit des traités de sagesse. Pour autant, le narrateur ne s'engage pas très avant sur cette voie. C'est à Elstir, qu'il reviendra de reprendre et d'amplifier le propos dans cette veine. Tout un développement y est consacré dans la scène de la visite à l'atelier du peintre, introduit par la découverte de l'identité du modèle de Miss Sacripant. S'il s'agit d'Odette, c'est donc qu'Elstir n'est autre que M. Biche, ce dont le héros ne peut s'empêcher de demander confirmation au peintre, alors que la question a quelque chose de désobligeant. Généreux et magnanime, ce dernier lui répond par une leçon au fil de laquelle il lui expose pourquoi un artiste n'a pas à rougir de ses incarnations précédentes, et qu'il conclut par une sentence mémorable : « On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner, car elle est un point de vue sur les choses » (*RTP II*, 219). En déléguant ainsi l'énoncé de ces méditations à Elstir, Proust s'autorise à les évoquer dans son récit et à en accrédi-ter l'intérêt tout en s'en distanciant. En témoigne la réserve qu'émet le narrateur à cet égard. Elstir, remarque le narrateur, avait pour seul défaut d'être un « vrai maître », « et un artiste pour être tout à fait dans la vérité de la vie spirituelle doit être seul et ne pas prodiguer de son moi, même à des disciples » (*RTP II*, 218). C'est une manière élégante pour Proust de signifier au lecteur qu'il ne souhaite pas que son œuvre vire au roman idéologique, mais aussi de suggérer que le modèle d'une destinée d'artiste tracé par Elstir, et plus précisément encore le vocabulaire dans lequel il l'énonce, celui notamment des multiples « incarnations ridicules ou odieuses » par lesquelles il doit passer pour accéder à sa dernière incarnation en figure de sage, n'est peut-être pas tout à fait adéquat. Reste que l'importance du passage n'est pas remise en cause, et que son statut d'inflexion du discours sur les âges de la vie demeure manifeste.

Sous le signe du seuil et de la transition

De fait, c'est sur un autre aspect de la réflexion sur les âges de la vie, commun et banal lui aussi, ce qui ne signifie pas inintéressant, que la *Recherche* met plus volontiers l'accent, à savoir que dans le parcours d'une vie, d'« une vie réellement vécue », comme dit Proust, ce qui compte tout autant sinon plus peut-être que les étapes, ce sont les seuils. Sait-on jamais quand on les a franchis, et comment on les a franchis ? En a-t-on une conscience claire ? Et que signifie les avoir franchis ? La *Recherche* ne cesse, on le sait, d'attirer notre attention sur les seuils et les limites depuis la première page jusqu'à la dernière. Ceux de l'âge en particulier dont le traitement dans l'œuvre a surpris ne serait-ce qu'en raison du flou (relatif) qui entoure les informations qui s'y rapportent. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*

est placé, comme on vient de le rappeler, sous le signe de l'adolescence, mais celle du héros a commencé bien avant dans le récit. Que l'on songe, pour n'en évoquer qu'un exemple, à la scène si symbolique de la visite au bordel relatée dans *Du côté de chez Swann*. Lors de la première visite à Balbec, par contre, et pendant un assez long moment auquel Proust consacre presque la moitié du volume, le comportement du héros semble participer tout autant de l'enfance que de l'adolescence. Ainsi entre autres, de l'épisode des chambres contiguës de la grand-mère et de son petit-fils à l'hôtel et des coups frappés à la cloison. Les lecteurs se sont étonnés de ces dérogations apparentes au vraisemblable de l'adolescence. On a invoqué à ce propos la biographie et les séjours de Proust à Cabourg avec sa grand-mère durant son enfance, ou encore la genèse de l'œuvre⁷. Ces explications ne sont pas à exclure, mais elles demeurent insuffisantes. Il semble plus satisfaisant d'envisager ces épisodes dans l'optique plus générale de la figuration des seuils de l'âge dans l'œuvre. Le détachement du monde de l'enfance s'opère par à-coups dans le récit, le seuil ne sera pas franchi en une fois. Et il s'agit avant tout pour Proust de rendre ce passage sensible. Il s'y emploie à travers toute une gamme de variations que ses lecteurs sont conviés à suivre. Un bel exemple dans cette série nous est offert par la scène de la séparation d'avec sa mère à la gare : « Pour la première fois je sentais qu'il était possible que ma mère vécut sans moi, autrement que pour moi, d'une autre vie. [...] Elle allait habiter de son côté avec mon père à qui peut-être elle trouvait que ma mauvaise santé, ma nervosité, rendaient l'existence un peu triste. » (*RTP II*, 10) Ce serait pour elle un premier essai « d'une existence où je la verrai moins, où ce qui même dans mes cauchemars ne m'était pas apparu, elle serait déjà pour moi un peu étrangère, une dame qu'on verrait entrer seule dans une maison où je ne serais pas, demandant au concierge s'il n'y avait pas de lettre de moi » (*Ibidem*).

On pourrait évoquer encore l'usage du *nous* qui fait de la grand-mère et de son petit-fils comme une cellule soudée et isolée du reste des clients du grand hôtel de Balbec, un *nous* auquel se substituera par la suite un *je* dès que l'occasion se présentera pour le jeune Marcel de se faire des relations. Et dans la même série, avec une autre résonance, mentionnons encore le célèbre « On s'en fiche bien de sa vieille grand-mère, hein ? petite fripouille ! » (*RTP II*, 126) que lui adresse Charlus au cours de leur rencontre sur la plage. Le relevé de ces occurrences n'a bien évidemment rien d'exhaustif ; il ne s'agit jamais que de mettre en relief une caractéristique majeure de l'approche proustienne. L'insistance sur l'expérience du seuil que l'on franchit en passant d'un âge de la vie à un autre, avec ses décalages, ses empiètements, ses variations, apparaît comme une constante dans la

⁷ Voir à ce propos la notice de Pierre-Louis REY (*RTP II*, 1314 *sqq.*)

Recherche. À *l'ombre des jeunes filles en fleurs* offre un terrain particulièrement propice à l'exploration des manifestations démultipliées de cette expérience, à commencer d'ailleurs par le dîner avec Norpois qui ouvre le volume, et au cours duquel Marcel se trouve confronté à son nouveau statut de jeune fils de famille à l'avenir duquel un ambassadeur daigne s'intéresser. Mais la démarche proustienne n'est pas confinée aux limites de ce volume. On en retrouve bien d'autres occurrences jusqu'à la fin du roman. Je n'en retiendrai qu'une ici, empruntée à la dernière scène mondaine du roman, celle du « Bal de têtes », dans *Le Temps retrouvé*. Elle commence par une anecdote bien connue que nous conte le narrateur qui en a fait les frais :

Gilberte de Saint-Loup me dit : « Voulez-vous que nous allions dîner tous les deux seuls au restaurant ? » Comme je répondais : « Si vous ne trouvez pas compromettant de venir dîner seule avec un jeune homme », j'entendis que tout le monde autour de moi riait, et je m'empressais d'ajouter : « ou plutôt avec un vieil homme ». (RTP IV, 509)

Elle se prolonge par un commentaire où, après avoir évoqué sa mère pour laquelle il était toujours un enfant, et qui aurait pu tenir le même propos, il précise :

Si j'avais fini par enregistrer comme elle certains changements qui s'étaient faits depuis ma première enfance, c'était tout de même des changements maintenant très anciens. J'en étais resté à celui qui faisait qu'on avait dit un temps, presque en prenant de l'avance sur le fait, « C'est maintenant presque un grand jeune homme ». Je le pensais encore, mais cette fois avec un immense retard. Je ne m'apercevais pas combien j'avais changé. [...] Et maintenant je comprenais ce qu'était la vieillesse – la vieillesse qui de toutes les réalités, est peut-être celle dont nous gardons dans la vie une notion purement abstraite. (RTP IV, 510)

Le passage retient l'attention sur plus d'un plan. Par-delà la justesse de la notation finale, il s'inscrit bien dans le processus que l'on vient de décrire à grands traits. Il propose également un récapitulatif de l'ensemble du parcours des âges de la vie et de sa dynamique particulière. Cette dynamique au demeurant rétroagit sur la pensée, soumise elle aussi à l'optique des seuils et à ses fluctuations. Le narrateur poursuit ainsi sa réflexion :

si les noms avaient perdu pour moi de leur individualité, les mots me découvraient tout leur sens. La beauté des images est logée à l'arrière des choses, celle des idées à l'avant. De sorte que la première cesse de nous émerveiller quand on les a atteintes, mais qu'on ne comprend la seconde que quand on les a dépassées. (*Ibidem*)

On y retrouve l'écho de la tripartition des âges jadis mentionnée dans la lettre à Louis de Robert, mais ainsi insérée dans le récit, elle ne le domine pas, elle s'en nourrit bien plutôt.

L'âge et la cité : le jeu proustien

Si Proust semble bien faire la part belle dans son œuvre au vocabulaire traditionnel des âges de la vie, enfance, jeunesse (avec ses gradations qui cessent à un certain moment d'être perceptibles), vieillesse, il ne se désintéresse pas pour autant des mesures plus précises de l'âge, celles qui sont dominantes et déterminantes dans la cité. L'exactitude factuelle y est, on le sait, de rigueur. Il n'est que de songer à cet égard au Code Civil, mais aussi à tout le réseau de lois et de dispositions diverses qui règlent la vie des citoyens, compte-tenu de leur âge, comme de leur sexe d'ailleurs. En matière d'économie (notamment en ce qui concerne les biens et la manière d'en disposer), d'éducation, de travail, de santé, etc., et plus généralement de droits et d'obligations civiques, l'âge demeure une donnée décisive. Faut-il rappeler que l'âge, de même que le sexe, est un facteur particulièrement important dans la gestion de la cité, où il intervient dans les domaines les plus divers, avec des degrés de visibilité différents ? Sa pertinence politique est bien connue, même si dans le quotidien d'une vie individuelle, elle ne retient que sporadiquement l'attention. Dans cette optique, le jeu auquel se livre assez systématiquement Proust avec les données positives de l'âge de son héros, qu'il maintient ostensiblement en suspens, n'a sans doute rien d'anodin. On vient d'en évoquer, à propos de l'optique des seuils, l'intérêt. Il convient d'y revenir en l'envisageant sous un autre jour, tout à la fois corrélatif et distinct, en rapport cette fois avec les mesures de l'âge dans la cité. Les repères susceptibles d'y renvoyer ne manquent pas dans la *Recherche*, mais l'évocation de ces repères, ou de ce qui peut en tenir lieu, se fait toujours de manière pour le moins troublante⁸. Ils demeurent vacillants et ne vont pas jusqu'à offrir un point d'appui fiable susceptible de combler, serait-ce par inférence, l'écart entre l'approximation et la précision. Ce qui se trouve ainsi positivement souligné, c'est l'écart lui-même, un écart si systématiquement ménagé qu'il en vient à faire signe par (et pour) lui-même. Un bel exemple nous en est offert par la référence faite à la majorité du héros, au cours du dîner Norpois. Elle est tout à fait incidente, visant à introduire une nouvelle séquence de la conversation, suite à celle où avaient été envisagés, compte-tenu de leurs avantages respectifs, les deux voies possibles de la carrière future de Marcel, la diplomatie ou la littérature :

⁸ Gareth Steel, dans une perspective sensiblement différente, en avait fait l'observation, voir STEEL 1979.

Ma tante Léonie m'avait fait hériter en même temps que de beaucoup d'objets et de meubles fort embarrassants, de presque toute sa fortune liquide [...]. Mon père qui devait gérer cette fortune jusqu'à ma majorité, consulta M. de Norpois sur un certain nombre de placements. Il conseilla des titres à faible rendement qu'il jugeait particulièrement solides, notamment les Consolidés anglais et le 4% russe. (RTP I, 445)

La référence à la majorité se démarque ici très manifestement de la dramatisation qui caractérisait, dans toute la tradition du roman du XIX^e siècle, à commencer par Balzac, l'évocation de ce seuil légal de l'âge. Il n'est pas ignoré pour autant – le Code civil est bien sous-jacent à l'énoncé – et les détails transmis restent importants et très concrets. Il ne s'agit pas de remettre en cause la pertinence de cette approche de l'âge dûment accréditée par le récit. Pour autant, il nous est bien signifié qu'il n'y a pas lieu de lui accorder la valeur dominante qu'on lui confère généralement : le récit ne fera pas un sort particulier au moment précis où le héros accède à la majorité. C'est sur un mode analogue que seront traités bien d'autres marqueurs sociaux de l'âge dans la *Recherche*. On ne les retrouve pas à leur place attendue, ils sont évoqués à propos d'autres personnages, et s'inscrivent dans le champ du désir. Ainsi du service militaire : il en sera bien question dans le roman, mais comme d'un épisode de la vie de Saint-Loup, intégré à la relation de son amitié naissante avec le héros qui lui rendra visite à Doncières. Pour ce qui concerne celui de Marcel, le lecteur devra attendre le *Temps retrouvé*, et la grande guerre, pour apprendre qu'il l'a bien effectué. L'information non seulement manque à sa place attendue, elle ne nous sera fournie que très indirectement dans une parenthèse venant expliciter un geste de Charlus : « il me tapa sur l'épaule (profitant du geste pour s'y appuyer jusqu'à me faire aussi mal qu'autrefois, quand je faisais mon service militaire, le recul contre l'omoplate du "76") » (RTP IV, 387)⁹. Il s'agit là sans doute d'un cas de figure extrême, mais tout à fait consistant avec la démarche proustienne. Pour aborder un autre exemple, qu'en est-il dans la *Recherche* du collègue, de ses classes et de ses enseignants ? Là encore, il n'en sera question, pour ce qui touche au héros, que de manière indirecte, oblique. Ce qu'il retient de ses études, ce sont, entres autres notations éparses et fragmentaires, ses conversations passionnées avec ses camarades sur le classement des acteurs et des actrices en vogue. Le moins qu'on puisse en dire, c'est que c'est, en apparence du moins, bien peu, et peut-être aussi qu'on n'en est pas suffisamment surpris. C'est bien peu en regard de la biographie de Proust, de ses années de formation et de leur importance, si patiemment exhumées par les chercheurs, ou encore du parcours exemplaire, selon les valeurs républicaines, d'Adrien Proust, le grand homme de la famille. Bien peu également en regard de l'importance du thème des années de scolarité si fréquemment développé

⁹ Jean-Yves Tadié a souligné la singularité de cette mention, voir TADIÉ 1996.

dans les romans du XIX^e siècle ou encore dans les récits d'enfance et de jeunesse. Il n'est que de rappeler à cet égard Renan, Loti, ou Daudet parmi tant d'autres, dont à plus d'un titre Marcel Proust lui-même dans *Jean Santeuil*¹⁰. Et c'est bien peu encore, bien sûr, par rapport à l'importance politique et idéologique du thème et de ses développements dans l'histoire de la troisième République. À ce propos, on notera que Jules Ferry a droit à une mention dans la *Recherche* : Marcel se reproche d'avoir soutenu par erreur devant Norpois qu'il était l'auteur de levers de rideau ! Si Proust s'abstient d'intégrer dans son récit des souvenirs de la scolarité de son héros, c'est aussi parmi bien d'autres raisons, parce que cette dernière constitue un marqueur de l'âge (et de ses seuils) beaucoup trop précis, et surtout surinvesti dans les écrits et les discours de l'époque. La scolarité avec ses rythmes imposés n'est toutefois pas absente du roman. On la retrouve notamment au travers des examens que Gisèle doit passer, de la dissertation qu'elle rédige et qu'Andrée commentera. Le déplacement est significatif : les âges de la vie ne se déclinent pas de la même façon au féminin, et bien des changements affectent désormais cette différence, auxquels Proust se montre particulièrement attentif. D'autant, d'ailleurs, qu'ils concernent aussi bien le sexe que le genre. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et le premier séjour à Balbec, constituent un temps fort de l'enregistrement de ces changements, véritable lame de fond d'un mouvement sociétal d'ampleur. Un mouvement en regard duquel, soit dit en passant, les importantes réformes initiées par Jules Ferry en matière d'éducation, qui demeurent à dominante masculine, pour ne pas dire virile, pourraient bien s'entendre comme un « lever de rideau ». Quoi qu'il en soit, le point demeure que le roman proustien ne cesse d'introduire une part de jeu dans son rapport aux mesures de l'âge dans la cité, et à son cortège d'implications. Ceci est d'autant plus intéressant que l'écart, plus ou moins léger mais constant, mis en relief par ce jeu est consonant avec le traitement des événements et du cours de l'Histoire dans la *Recherche*. On y constate un flottement quant aux repères auxquels on est accoutumé qui présente bien des analogies avec celui auquel on est confronté lorsqu'il s'agit des mesures de l'âge. Il n'est que de relire dans cette optique le passage si justement célèbre du kaléidoscope : on y reconnaîtra aisément le tressage inusité et bien fait pour interpeller les lecteurs, de l'âge et de la politique, et par extension de l'Histoire, introduit à la faveur d'un commentaire sur le salon de Mme Swann fréquenté surtout par le « monde officiel » :

Les femmes élégantes n'allaient pas chez elle. Ce n'était pas la présence de notabilités républicaines qui les avaient fait fuir. Au temps de ma petite enfance, tout ce qui

¹⁰ Le traitement des âges de la vie dans *Jean Santeuil*, y compris celui de l'adolescence, reste beaucoup plus conventionnel que dans la *Recherche* et constitue un axe de comparaison intéressant entre ces deux textes.

appartenait à la société conservatrice était mondain, et dans un salon bien posé, on n'eût pas pu recevoir un républicain. Les personnes qui vivaient dans un tel milieu s'imaginaient que l'impossibilité de jamais inviter un « opportuniste », à plus forte raison un affreux « radical » était une chose qui durerait toujours comme les lampes à huile et les omnibus à chevaux. Mais pareille aux kaléidoscopes qui tournent de temps en temps, la société place successivement de façon différente des éléments qu'on avait cru immuables et compose une autre figure. Je n'avais pas encore fait ma première communion que des dames bien pensantes avaient la stupéfaction de rencontrer en visite une Juive élégante. Ces dispositions nouvelles du kaléidoscope sont produites par ce qu'un philosophe appellerait un changement de critère. L'affaire Dreyfus en amena un nouveau, à une époque un peu postérieure à celle où je commençai à aller chez Mme Swann, et le kaléidoscope renversa une fois de plus ses petits losanges colorés. Tout ce qui était juif passa en bas, fût-ce la dame élégante et des nationalistes obscurs montèrent prendre sa place. Le salon le plus brillant de Paris fut celui d'un prince autrichien et ultra catholique. Qu'au lieu de l'affaire Dreyfus, il fût survenu une guerre avec l'Allemagne, le tour de kaléidoscope se fût produit dans un autre sens. Les juifs ayant à l'étonnement général, montré qu'ils étaient patriotes, auraient gardé leur situation et plus personne n'aurait plus voulu aller, ni même avouer être jamais allé chez le prince autrichien. Cela n'empêche pas que chaque fois que la société est momentanément immobile, ceux qui y vivent s'imaginent qu'aucun changement n'aura plus lieu, de même qu'ayant vu commencer le téléphone, ils ne veulent pas croire à l'aéroplane. Cependant les philosophes du journalisme flétrissent la période précédente, non seulement le genre de plaisirs qu'on y prenait et qui leur semble le dernier mot de la corruption mais même les œuvres des artistes et des philosophes qui n'ont plus à leurs yeux aucune valeur, comme si elles étaient reliées indissolublement aux modalités successives de la frivolité mondaine. (RTP I, 507-508).

La mise en regard des âges de la vie du héros (dans un rappel assez imprévu en ce lieu du texte), et d'une évocation allusive des premiers temps de la Troisième République, doublée d'une anticipation sous forme d'hypothèse concernant la guerre¹¹, le tout au gré d'une explication sur le salon de Mme Swann qui s'étend de manière plus générale à l'ensemble des salons, ne laisse pas d'étonner. Ce qui met ici en relation ces différentes séries, c'est l'affaire Dreyfus dont on comprend par ce biais qu'elle n'est pas uniquement un exemple de changement de critère. Les âges de la vie du héros se redéfinissent en fonction de cette dernière, en autant d'étapes qui la précèdent, y compris une première communion dont il ne sera pas question ailleurs. Non juif, comme il vient de le rappeler, le narrateur n'en dévoile pas moins sa position. Il n'est pas de ceux qui s'« étonnent », ni de la présence d'une Juive

¹¹ Il s'agit, on le sait, d'un ajout tardif. Pour un commentaire des sources et de la genèse de ce passage, voir MURAKAMI 2012.

élégante dans un salon, ni du patriotisme des Juifs dont il ne doute pas. Proust signifie ainsi entre autres son intérêt pour les lignes de faille, ici confessionnelles et ethniques, qui sont de grandes transversales de l'histoire sociale et politique de la nation, un intérêt qui participe aussi, la référence à l'âge dans ce contexte en atteste, d'une préoccupation intime. Et l'on songe évidemment à ce propos, à l'inscription de ces lignes de faille dans le paysage de son enfance avec ses deux côtés. On appréciera également la mise en garde finale, invitant à ne pas confondre Marcel Proust, si attentif aux temporalités multiples et souvent discordantes de l'Histoire, avec « les philosophes du journalisme » qui ne les entendent pas, et ne conçoivent guère que tout puisse être aussi figure, la vie mondaine comme la géographie d'un village français. La charge ne serait pas intéressante si au rang des « philosophes du journalisme », il ne fallait aussi compter bon nombre d'écrivains et non des moindres, ou encore d'intellectuels, comme l'épisode de la guerre dans le *Temps retrouvé* l'explicite. Elle ne le serait pas non plus si l'emprise de ces « philosophes » sur l'esprit de leurs lecteurs avec lesquels ils s'entendent à s'accorder pour le meilleur comme pour le pire, n'était si importante et si lourde de conséquences aussi bien politiques que littéraires et artistiques. Ils imposent des mots d'ordre, des automatismes de pensée et des formes de raisonnement dont il est difficile de se départir : la *Recherche* ne cessera de nous le rappeler à travers toute une diversité d'exemples qui attirent l'attention sur les multiples facettes de cette emprise. C'est aussi dans cet esprit qu'il convient d'entendre le jeu auquel se livre Proust avec les mesures de l'âge dans la cité : il désoriente parce qu'il entrave discrètement le « bon » déroulement de chaînes de raisonnements, indissociablement liées à bien des préjugés (dans l'acception aussi bien positive que négative du terme) qui s'y rattachent communément.

Interférences

D'une certaine manière, le traitement des âges de la vie et de leur traversée dans la *Recherche*, nous entrouvre la porte de l'atelier de l'écrivain. Il s'agit d'une strate importante de l'œuvre. Loin d'être un simple motif de la « grande tapisserie » proustienne, ce qu'elle est aussi, elle nous laisse entrevoir sa trame et le mode d'entrelacement de ses fils. L'appréhension de l'âge et son mode de figuration dans la *Recherche* procède d'une démarche complexe dont elle constitue dans le même temps, comme j'ai tenté de le montrer ici, un puissant révélateur. J'ai proposé une esquisse très schématique de ses différents axes et suggéré chemin faisant quelques implications de ce dispositif aux multiples entrées. Ce dispositif incite à reconsidérer dans le détail de ses harmoniques la vision proustienne des âges de la vie et à

en apprécier l'intérêt intrinsèque. Par ailleurs, il incite également, ce qui est sans doute plus malaisé, à revenir sur les prémisses de notre réflexion dès lors qu'il en va de l'interprétation du nouage singulier de la littérature, de la politique (et de l'histoire) auquel nous confronte la *Recherche*. Alors que l'on a coutume de n'envisager que tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux plans d'interrogation, Proust, à la faveur du jeu auquel il se livre sur les mesures de l'âge dans la cité en particulier, invite à reconnaître qu'ils interfèrent obliquement dans son œuvre. Les figures de ces interférences dans la *Recherche* sont nombreuses et variées. Elles gagnent à être reconnues et dépliées, comme Proust d'ailleurs nous y convie discrètement, notamment à l'occasion du dîner Norpois. La scène qui ouvre le volume des *Jeunes filles* constitue un moment charnière dans la composition de l'œuvre aussi bien que dans le parcours de la vie du héros. Elle décrit une étape réputée cruciale dans toute existence, celle du choix de l'activité dans laquelle on souhaite s'investir et qui en orientera le cours. Le seuil qu'il s'agit de franchir concerne bien évidemment l'âge, mais dans son acception sociale et civique (la majorité approche) qui passe ici momentanément au premier plan. Marcel semble plutôt incliner vers la littérature et tout en apparence lui est favorable. Norpois lui-même l'approuve contre toute attente paternelle. Mais les termes mêmes de son approbation provoquent un surprenant renversement de la situation. L'ambassadeur tient la littérature pour une activité séduisante et agréable, mais sans véritable pertinence au vu des périls qui menacent le monde et Bergotte, notamment, n'est à ses yeux qu'un « joueur de flûte ». Il la considère néanmoins comme un choix possible et heureux, puisqu'elle n'interdit pas de faire la part des choses, d'alterner écrits centrés sur les exaltations du moi et considérations plus sérieuses sur les mérites de l'armement moderne, à l'instar du jeune homme promis à un bel avenir qu'il offre en exemple à Marcel. Passe encore, même si c'est difficilement acceptable sur le moment, que l'écrivain que Marcel porte aux nues soit ainsi déconsidéré. Ce qui est bien plus grave, c'est la vision réductrice de la littérature à laquelle il se trouve confronté : ce ne serait qu'une activité somme toute mineure, un bon plan de carrière en quelque sorte, mais rien qui ressemble à un projet porteur dans lequel on souhaiterait s'investir. D'où l'effet proprement dévastateur de ces propos, Marcel en perd jusqu'au goût de la littérature, et la question du choix de son activité future restera en suspens. Ce n'est que lorsqu'il sera presque arrivé au terme de sa traversée des âges de la vie, avec les premières atteintes de la vieillesse, après la guerre, qu'il (re)trouvera sa vocation, non sans se souvenir des propos jadis tenus par Norpois. Des propos qui réapparaissent sous une forme plus sophistiquée au moment de la guerre et à sa suite, au travers d'appels à un art patriotique, ou d'invites à traiter de grandes

questions sociales¹². Comme si l'art, pour être pertinent, devait être nécessairement indexé à l'agenda de la politique¹³, en dériver en quelque sorte. Mais désormais ces injonctions issues d'horizons divers sont sans effet sur Marcel, elles ne parviennent plus à ébranler l'évidence enfin retrouvée de sa vocation. Proust ne motive pas véritablement ce changement, il n'en indique pas moins de la sorte que son œuvre procède d'un parti-pris différent, qu'elle s'entend à opposer une résistance discrète mais active à une telle exigence. Dans un souci d'art intransigeant, Proust maintient la politique à distance de son entreprise – son traitement complexe des âges de la vie en atteste – mais il ne cesse par ce biais même de la retrouver, autrement et par bien des voies de traverse, et de s'y impliquer. Ce n'est pas le « sens des réalités » qui régit la quête proustienne, c'est bien plutôt le sens du réel (Simon 2000), d'un réel qui excède de part en part sans les ignorer pour autant les « réalités » chères aux politiques et aux « philosophes du journalisme » de tout acabit.

Bibliographie

- Balsamo G. (2017), *Proust and His Banker. In Search of Time Squandered*, University of South Carolina Press.
- Deschavanne E., Tavoillot P.-H. (2007), *Philosophie des âges de la vie*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, réédition Librairie Arthème Fayard/Pluriel 2010.
- Fraisse L. (1996), *Proust au miroir de sa correspondance*, Paris, SEDES.
- Laget T. (2019) *Proust, prix Goncourt. Une émeute littéraire*, Paris, Gallimard.
- Murakami Y. (2012), *L'Affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust*, Thèse de doctorat sous la direction d'A. Compagnon, Université Paris-Sorbonne.
- Perrier G. (2011), *La Mémoire du lecteur : Essai sur Albertine disparue et Le Temps retrouvé*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque Proustienne ».
- Pradeau C. (2013) *Proust à Illiers-Combray. L'éclosion du monde*, Paris, Belin.
- Proust M. (1971), *Jean Santeuil*, précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, édition de P. Clarac et Y. Sandre, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Proust M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».

¹² On en retrouvera l'écho dans les débats suscités par l'attribution du Goncourt à Proust en 1919. Voir LAGET 2019.

¹³ Pour de plus amples développements sur ce point, voir ROSEN 2014.

- Proust M. (1970-1993), *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Paris, Plon, 21 vol.
- Rosen E. (2014), « Sur l'art de prendre position dans la *Recherche* », in N. Mauriac Dyer & P. Chardin, *Proust, écrivain de la première guerre mondiale*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2014, 87-99.
- Steel G. (1979), *Chronology and Time in À la recherche du temps perdu*, Genève, Droz.
- Simon A. (2000), *Proust ou le réel retrouvé. Le sensible et son expression dans À la recherche du temps perdu*, Paris, Honoré Champion.
- Tadié J.-Y. (1996), *Marcel Proust, Biographie*, Paris, Gallimard, réédition « Folio », 1999.